

### **Jeudi 27 avril.**

Un ciel qu'avril n'aurait jamais souhaité ; noir de suie et de cendre, rouge de sang et de haine. Un ciel de douleur, aussi.

Lorsque Kévin est emporté par un bloc de marbre arraché au bâtiment, ce qu'il entend en premier, ce n'est pas une explosion, mais le bruit de ses côtes qui s'entrechoquent et le crissement de la pierre sur l'asphalte.

Thomas se porte à son secours, mais il est déjà trop tard ; la poitrine de son collègue n'est plus qu'un trou béant. Choqué, le policier se laisse tomber par terre, puis se relève et court dans la rue, au milieu des voitures qui défilent à toute allure, avant de revenir se figer devant le grand portail béant. Sans en avoir eu conscience, il a dégainé son arme de service et l'a braquée en direction de la fumée de plus en plus noire.

Le bâtiment dévasté ressemble à l'épave d'un navire qui aurait brûlé et qui n'a pas encore coulé. Sauf qu'ici, en lieu et place d'eau de mer, les gravats enserrant sa base dans un étau de poussière ; squelette carbonisé d'un fantôme qui hantera désormais les rares survivants.

Les vitres et les encadrements des fenêtres des quatre étages sont soufflés, la passerelle métallique et le filet anti-suicide pendouillent dans le vide, prêts à s'écraser sur le trottoir. Le grand portail en bois, projeté sur les voitures du parking réservé, a aplati plusieurs véhicules. La guérite des gardiens a atterri sur un camion, lui-même renversé sur le flanc, et la barrière de sécurité s'est

brisée en quatre. Un souffle chaud chargé de soufre pulse l'air et imprègne l'atmosphère d'une odeur d'allumettes brûlées.

Les charges successives d'explosifs masquent les cris des victimes mutilées. Le zinc du toit et les Velux, projetés très haut dans le ciel, retombent en fragments acérés dans la rue et dans la Seine, abimant au passage plusieurs carrosseries de véhicules en stationnement et l'avant d'un Bateau-mouche débordant de touristes.

Le déluge de pierres et de métal crée la panique. Des automobilistes abandonnent leurs véhicules cabossés sur la voie publique et s'enfuient à toutes jambes, certains demeurent cloîtrés dans l'habitacle, attendant la fin du cataclysme. D'autres enfin téléphonent à leurs proches pour partager avec eux l'effroi auquel ils assistent.

Le feu se propage rapidement aux combles.

Lorsque les sapeurs-pompiers arrivent sur les lieux, ils trouvent une partie des murs d'enceinte béante. Et quand la fumée se disperse, le carnage qui s'offre à leurs yeux, pourtant habitués au pire, est hallucinant. Des véhicules calcinés et des morceaux de chair mélangés au plâtre jonchent le sol de la cour. Bras, têtes et débris de béton et de métal encombrant les escaliers et une odeur de chair brûlée empeste le bâtiment. La guerre que l'on croyait virtuelle est bien là, avec son cortège d'horreurs et de larmes.

Un des intervenants lâche la lance à eau qu'il a dans la main et vomit ses tripes devant une tête sanguinolente pendouillant à travers le pare-brise d'un fourgon.

Le lieutenant commandant l'intervention des sapeurs-pompiers se fige à l'entrée du hall. Quatre corps disloqués, des ouvriers d'après les restes de leurs combinaisons, baignent dans leur sang. De la cervelle a éclaboussé les murs et le sol autour de leurs cadavres. Le ventre de l'un d'entre eux, qui n'a plus qu'un bras, est transpercé par un morceau de rambarde en bois.

Avec calme et détermination, le lieutenant organise l'intervention. Sa première préoccupation est la sécurisation des lieux et du personnel de secours. Il s'assure que ses hommes sont

munis des équipements de protection habituels, casques, gants, lunettes, chaussures de sécurité, et que chacun porte aussi un masque à gaz. Il les inspecte un à un rapidement avant de les autoriser à pénétrer dans la cour.

Assisté de policiers en uniforme, arrivés en renfort, l'officier balise les zones à risque et fait interdire la circulation sur le quai encombré de gravats. Les barrières amovibles, servant habituellement à canaliser l'entrée du public, sont disposées en travers de la rue pour contenir les nombreux curieux, armés de leurs téléphones portables ou d'appareils photo. Certains s'empressent de commenter l'ampleur du sinistre sur les réseaux sociaux.

Les sapeurs-pompiers se précipitent à l'intérieur du bâtiment, posent des échelles télescopiques sur les parois des escaliers et la façade et accèdent aux étages. Aidés du personnel du SAMU arrivé en renfort, ils évacuent d'abord les blessés avant de dénombrer les morts ou ce qu'il en reste.

Un hôpital de campagne est rapidement établi dans la partie de la cour non dévastée où une structure en toile gonflable est installée. Les secouristes traitent les blessures légères et orientent les brancardiers.

Les blessés graves sont emmenés dans des ambulances. Certains sont plongés dans une angoisse extrême ; ils ont du mal à parler et encore moins à expliquer ce qui leur arrive. D'autres n'entendent même pas les questions qui leur sont posées.

Assis à même le trottoir, un homme d'âge mûr en costume sombre attend que l'on s'occupe de lui, la jambe droite saignant abondamment. Il porte sous le bras trois grosses enveloppes kraft contenant les derniers envois de candidats à un prix littéraire. D'habitude, il ne va pas lui-même chercher les recueils, une secrétaire les lui fait suivre au fur et à mesure en Auvergne. La secrétaire en question étant en congé maternité depuis début mars, personne n'a pensé à la remplacer. Il ramasse ses lunettes à la monture brisée, s'essuie du revers de la main le front d'où perle la sueur mêlée de cendre et se dit qu'il l'a échappé belle. Un bloc de

ciment, passé à quelques centimètres de sa tête alors qu'il quittait le bâtiment, s'est fragmenté au sol et un éclat l'a atteint à la jambe.

Un infirmier portant chasuble fluorescente du SAMU 75 s'agenouille à côté de lui, pose une trousse de secours par terre et désinfecte rapidement la plaie. Il lui applique un bandage sur la jambe touchée et se relève, prêt à repartir. Le temps n'est pas suspendu pour lui, la mort court encore plus vite !

– Vous pouvez tenir, Monsieur ? Des ambulances vont arriver.

Le patient acquiesce, lève une main en l'air et rétorque : « Ne vous en faites pas pour moi, mon ami. Socrate me tient compagnie ! »

Le secouriste s'éloigne en secouant la tête. *Encore un, bon pour l'asile !*

Devant l'urgence à sauver les vies humaines qui peuvent encore l'être, les professionnels de la santé ne prennent pas le temps de calmer les blessés en larmes ou en crise. Il faut faire vite.

Casques jaunes, chasubles avec bandes orange et petites pelles spécifiques à la main, une unité de sauvetage-déblaiement de la Sécurité civile de Paris accourt en soutien. Accompagnée de chiens, spécialement formés pour détecter les personnes ensevelies, sa mission prioritaire est de dégager les victimes prisonnières des décombres.

Les sauveteurs s'élancent par groupes de deux et fouillent systématiquement les lieux dévastés.

**Dimanche 23 avril**, quatre jours avant le drame.

La douceur diffuse ses bienfaits depuis plus d'un mois, flirtant avec les vingt degrés ou les dépassant allègrement. Le ciel en journée est d'un bleu roi défiant la pollution.

Mais les apparences ne sont pas toujours ce que l'on croit.

Les touristes qui déambulent main dans la main, heureux d'être là et nulle part ailleurs, l'éclat de rire d'un bébé dans les bras de sa maman et le parfum onctueux d'une barbe-à-papa, qui enveloppe l'air si doux et printanier, sont trompeurs.

Paris, lorsque le regard glisse sur les façades, dépasse les vitrines délicatement éclairées et fouille les artères sombres aux murs lézardés, n'est plus qu'une forêt dense où les ombres conservent l'empreinte d'une moiteur mêlée de sang. Paris devient le foyer où se trament des projets funestes.

Le commissaire de police Enzo Fabrizzi le sait ; une voix sourde, qu'il tente en vain de juguler, lui souffle que la mort s'approche de lui à grands pas. Son métier l'a, certes, préparé au pire, mais aujourd'hui une peur inhabituelle maltraite ses entrailles. Ce n'est qu'une intuition, mais si le policier a retenu une leçon de ses années d'expérience, c'est celle d'écouter ses vibrations intimes autant que sa conscience.

Il aimerait tant se tromper. Parfois ses prémonitions demeurent nichées dans un espace inaccessible, graine que la terre refuse de féconder. Il aimerait tant que ce soit ainsi aujourd'hui : une

journée ordinaire que son pessimisme noircit à tort, mais il pressent que ce ne sera pas le cas.

Accoudé au rebord de la fenêtre ouverte, le responsable de la brigade criminelle observe les remous de la Seine malmenée par les Bateaux-mouches. Le ronflement des moteurs sur le quai des Orfèvres lui fait penser à une dizaine de tondeuses qu'un sadique aurait mise en branle un dimanche de vacances.

De l'autre côté du fleuve, au-delà de l'alignement des boîtes vertes des bouquinistes reposant sur les parapets des quais, se dressent des immeubles surmontés pour certains d'immenses toits en zinc qui donnent à l'ensemble un aspect massif et sombre.

Le commissaire détourne son regard et contemple longuement les toits, les coupoles et les flèches de l'Île de la Cité, avant de laisser son esprit se perdre à nouveau dans les eaux verdâtres du fleuve, lacérées çà et là par les stries mordorées du soleil couchant.

Enzo demeure ainsi un bon moment, inquiet et hésitant à gagner son domicile où personne ne l'attend. Il observe les traînées rouges dans le ciel, blessures sauvages que des oiseaux paraissent élargir de leurs ailes. Lorsqu'elles deviennent violines, il referme la fenêtre et expire longuement pour affronter la prémonition dont il ne peut se défaire.

La mort est là, bien là, tapie dans le noir. Elle aiguise patiemment sa faucille et attend son heure de gloire.

L'humeur sombre, le commissaire affronte la pile de dossiers sur son bureau et entreprend de rédiger les rapports de synthèse des plus urgents.

Le tic-tac de l'horloge accrochée au-dessus de la porte le nargue. Il lève machinalement les yeux et se rend compte qu'il est dix-neuf heures trente. Il a juste le temps de se rendre à son bureau de vote avant qu'il ne ferme. Il a toujours voté. Souvent contre et ce sera le cas cette fois-ci aussi. Il faut faire barrage au Front National avant que le barrage ne cède. Les motivations les plus fortes finissent par s'émousser, grignotées par des idées sour-

noises. Son père s'est battu contre les Allemands puis contre les nazis, avant de gagner l'Algérie non occupée et de rencontrer celle qui deviendra son épouse. Résister au fascisme est le seul héritage qu'il lui a transmis. Et Enzo ne compte pas le dilapider.

En verrouillant la porte de son bureau, ses pensées reviennent vers des préoccupations terre à terre : le transfert en cours de la direction régionale de la police judiciaire parisienne du quai des Orfèvres au quartier des Batignolles, porte de Clichy.

Les adieux au 36 ne se firent pas dans la joie, bien au contraire. Aussi variées et prévisibles que les giboulées de mars, les réactions se succédèrent et s'amplifièrent tout au long des quinze jours de préparation du déménagement.

D'abord, les informaticiens, installés les premiers sur le site encore en chantier. Grincheux et acariâtres, ils mirent un temps infini et autant de mauvaise volonté à préparer les ordinateurs au voyage qui les attendait. Leurs allers-retours entre le quai des Orfèvres et le XVII<sup>e</sup> arrondissement de Paris furent l'occasion de critiques acerbes.

Une fois les services administratifs installés dans les nouveaux locaux, les policiers de terrain eurent pour consigne d'emballer leurs affaires personnelles et d'étiqueter les cartons de façon à faciliter leur reconnaissance ultérieure. Là aussi, les enquêteurs furent inventifs. Les critiques allèrent bon train : *les tauliers nous prennent pour des larbins, bientôt on nous demandera de faire le ménage aussi, on met la charrue avant les bœufs.*

D'autres enquêteurs, par l'intermédiaire de leurs syndicats, pointent du doigt les difficultés inhérentes à l'installation du palais de justice repoussée d'une année. Ils s'inquiètent d'avance de la hausse des transferts des mis en cause au tribunal. Cependant, la grogne la plus virulente concerne l'absence de places de stationnement et de cantine pour le personnel et la faiblesse des moyens de transport desservant le site. Les travaux du tram et le prolongement de la ligne 14 du métro ont pris du retard.

Enzo Fabrizzi, devinant derrière ces dénigrement la nostalgie chez certains flics de quitter le siège mythique de la PJ, a tenté sans

succès de valoriser la future cité judiciaire. En effet, les nouveaux locaux du 36 seront mieux sécurisés et plus conformes aux normes en vigueur que ne le sont les locaux actuels. Le regroupement des mille sept cents policiers de la PJ, disséminés sur une quinzaine de sites, et la proximité immédiate du futur palais de justice et des locaux des scellés évitera aux enquêteurs un nombre important de déplacements inutiles.

Enfin, le déménagement des unités opérationnelles, prévu initialement en septembre, a été avancé au samedi 22 avril. La priorité a été donnée au transfert de la brigade des affaires économiques et financières en provenance du XIII<sup>e</sup> et dont les locaux ont été partiellement ravagés par un incendie. Suivront ensuite les brigades de répression du banditisme, celles du proxénétisme et de la protection des mineurs, les stups et enfin la Crim’.

La Brigade Criminelle se déplaçant en dernier, le jeudi, Enzo ne se précipita pas pour ranger son bureau. Il se contenta de superviser l’organisation de son service en laissant à son adjoint le soin d’accompagner les récalcitrants et de rameuter les fonctionnaires en congé.

Seul le groupe 3 est à la traine à cause de l’interpellation projetée contre six braqueurs, soupçonnés depuis quelques semaines de préparer l’attaque d’une grande joaillerie de Paris.

Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, les enquêteurs organisèrent plusieurs pots d’adieu sur les toits du 36, buvant et chantant en admirant les bâtiments de l’Île de la Cité. Certains, allant même jusqu’à découper en souvenir quelques mailles du filet de protection anti-suicide.

Enzo, quant à lui, a effectué la veille une visite discrète au nouveau 36 et admiré le « Bastion ». Un immeuble moderne aux façades enveloppées de panneaux en verre émaillé, érigé entre le périphérique et le boulevard Berthier, au cœur d’un vaste chantier où s’activent des ouvriers en chasubles fluo et un ballet de déménageurs.